

Impressions générales : (suite et fin)

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **8 (1920)**

Heft 100

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trop grandes difficultés — le Danemark faisait en 1918 à peu près les mêmes propositions que la Suisse — il faudrait au moins exiger un accord international pour que la femme qui aurait perdu sa nationalité par le mariage ait des facilités spéciales pour la reprendre, et ne soit pas soumise aux mêmes conditions que n'importe quelle étrangère si elle désire réintégrer sa propre nationalité. Cela correspondrait à peu près aux propositions que le Canada a fait soumettre à la séance de Genève.

Vu le petit nombre de participants et d'orateurs l'assemblée n'a pu prendre de décisions. On s'est borné à voter la résolution suivante :

Les membres du Congrès réunis pour discuter la question de la nationalité de la femme mariée,

étant donné l'importance du sujet, émettent le vœu qu'une commission internationale soit nommée pour étudier cette question qui pourra être discutée au prochain Congrès en assemblée plénière.

A. LEUCH-REINECK.

III. Organisation de la propagande suffragiste

Dans la séance de section où fut traité ce sujet, quelques détails ont été donnés sur le travail accompli en Hollande, aux Etats-Unis et en Suisse.

M^{me} Itallie van Embden, Hollandaise, dit qu'il y a 40 ans, Aletta Jacobs, docteur en médecine, demanda à figurer sur la liste des électeurs des Pays-Bas, aucun texte de loi ne refusant ce titre aux femmes. Sa requête fut présentée à toutes les instances jusqu'à la Cour suprême, mais fut repoussée. Ce n'est qu'à la suite de cette tentative que fut inscrit dans la Constitution le mot de « masculin » à côté de celui de « citoyen ». L'Association suffragiste hollandaise, *Vereeniging voor Vrouwenkiesrecht*, fut alors fondée, et à partir du moment où elle entra dans l'Alliance Internationale, elle vit son horizon s'élargir, et le Congrès d'Amsterdam de 1907 contribua en une grande mesure à son développement et exerça une légère pression directe et indirecte sur le gouvernement.

Le mouvement suffragiste resta toujours digne en Hollande, et les femmes hollandaises n'ont jamais employé pour leur propagande la force brutale qui aurait produit un mauvais effet. Lorsque fut présenté en 1913 un projet de revision constitutionnelle dans le but d'introduire le suffrage universel, les Hollandaises en profitèrent pour demander l'extension de ce principe au suffrage féminin. Inutile de dire que le ministère repoussa ce postulat. A la suite de ce refus, grand meeting de protestation, imposant une manifestation muette autour du Palais du Parlement.

Une pétition, entreprise peu après, fut interrompue par la guerre, alors que 100.000 signatures avaient déjà été réunies. L'abandon de ce travail produisit un excellent effet : dans bien des milieux on avait pris des suffragistes pour des maniaques, on les découvrit patriotes. De peur que la révolution allemande de 1919 n'eût son contre-coup aux Pays-Bas, le gouvernement accorda à ce moment-là le suffrage féminin et la journée de huit heures, et le parti conservateur, qui avait été opposé aux revendications féministes, profita maintenant de la participation des femmes à la politique. Le gouvernement hollandais a cependant refusé d'envoyer un délégué au Congrès de Genève.

Le colonel Mansfeld, Hollandais lui aussi, préconise la création de Ligues d'hommes pour le Suffrage féminin. Non pas que les hommes doivent se tenir à l'écart des Associations mixtes, mais ce n'est pas là qu'ils ont à jouer un rôle directeur, et les hommes se laissent mieux convaincre par des hommes ; l'action séparée des hommes et des femmes a une utilité et une raison d'être. Telles femmes sont opposées à ces Ligues, voulant conquérir leurs droits par leurs propres moyens, leurs propres forces et leur propre initiative ; cette attitude ne manque pas de fierté, mais elle ne tient pas compte des réalités ; pour atteindre un but, l'on n'a pas le droit de repousser les voies qui y conduisent. De qui les femmes obtiendront-elles, en effet, la reconnaissance

de leurs droits, si ce n'est des hommes qui détiennent un pouvoir usurpé ?

En Hollande, la Ligue d'électeurs a beaucoup travaillé et a été un levain précieux dans la campagne suffragiste. Ses brochures furent lues et appréciées parce que écrites par des hommes. Il existe de ces Ligues masculines dans chaque Etat de l'Amérique du Nord.

Mrs. Barkley, de l'Etat de Nebraska, raconte que les Etats-Unis ont des écoles pour former les femmes orateurs. Chaque fois qu'il s'agit d'entreprendre une campagne suffragiste dans un Etat de l'Union américaine, un plan systématique est adopté : d'un bureau central partent toutes les directions et tous les ordres, afin qu'aucune localité, aucune commune ne soit laissée de côté. On commence par une pétition qui fait découvrir des partisans et des auxiliaires précieux. Puis on organise des piques-niques agrémentés de discours féministes en plein air, des tournées en automobiles ou des courses en canots pour répandre des brochures.

M^{me} Le Verrier nous dit qu'en France, au contraire, seules les méthodes discrètes peuvent avoir des chances de succès.

M^{lle} Vogel donne enfin quelques détails sur des cours de vacances organisés en Suisse pendant l'été à la montagne. Des conférences y sont données, traitant de questions féministes, économiques et sociales, des exercices pratiques fournissent de précieuses directions sur la manière de présider une séance, de rédiger un procès-verbal, de prendre part à une discussion et de présenter un sujet.

(A suivre.)

Lucy DUTOIT.

Impressions générales ¹

(Suite et fin)

Et la tâche de présidente internationale est tout particulièrement délicate en ces années brûlantes d'après-guerre. C'est ce qui faisait regarder anxieusement d'avance le Congrès de Genève par beaucoup, qui se demandaient si, de cette première rencontre de tant de femmes de pays belligérants, ne risquerait pas de jaillir tout à coup, parfois même sans raison malveillante, l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres d'une discussion pénible. Ceci d'autant plus que bien des pays nouveaux se faisaient représenter officiellement au Congrès, sans avoir encore d'Associations féministes dûment organisées, et que dans les discours de trois minutes alloués à chacune des représentantes, il fut parfois davantage question de politique que de suffrage... Dans certains cas aussi, peut-être, si la présidente avait compris le français, elle aurait pu, avec l'habileté et l'énergie qu'on lui connaît, couper court à de véhéments appels qui n'avaient rien à voir avec l'émancipation de la femme, et en réponse donner la joie à ceux qui chez nous luttent désespérément pour sauver un peuple chrétien de nouveaux massacres, de saluer en grande séance publique l'une de ses représentantes. Cet incident a heureusement été le seul. Pour éviter tout autre de ce genre au sein du Congrès, le Bureau de l'Alliance a simplement écarté toute protestation politique, toute manifestation étrangère à la cause de l'émancipation de la femme.

On ne saurait l'en blâmer. Si chaque peuple avait voulu choisir cette occasion pour récriminer et argumenter, se plaindre ou revendiquer, le Congrès de Genève serait devenu une bruyante et chaotique succursale de réunions de diplomates. Et ce n'était point pour cela que nous avions accepté de le recevoir. D'autre part, l'absence de toute délégation belge a été douloureusement sentie par nombre d'entre nous. Si, officiellement, le Bureau ne voulait, ne pouvait rien faire, n'aurait-il pu alors *officieusement* faciliter les choses ? rendre possible l'envoi, par les intermédiaires de neutres même, comme cela s'est pratiqué pour d'autres nations belligérantes, des désaveux exigés ? Les Françaises — nous parlons ici de l'Union française pour le Suffrage, branche nationale de l'Alliance interna-

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 25 juin et du 10 juillet.

tionale, et non pas de celles qui ont mené campagne contre leurs concitoyennes pour avoir participé à cette rencontre — n'avaient pas voulu venir au Congrès sans avoir obtenu auparavant l'affirmation que les femmes allemandes se désolidariseraient des déportations du Nord; par l'entremise officieuse de Suisses et de Suédoises, elles ont obtenu satisfaction à cette juste réclamation. Nous ne pensons pas qu'il eût été beaucoup plus difficile pour les Belges d'obtenir, mais par une voie analogue, et sans passer par le chemin officiel d'un Congrès, qui doit bannir la politique de ses débats, un témoignage de réprobation à l'égard de l'attentat de 1914.

Nous ne le pensons pas. Et cela parce qu'il nous a été donné d'assister à une petite rencontre hors Congrès, organisée par quelques Suisses, entre quelques Allemandes, quelques Françaises et une Autrichienne, et profondément émouvante. Profondément émouvante, non pas tant par les paroles qui y ont été prononcées, que par le passé de ces six années de souffrances, d'indicibles angoisses, de pensées de haine qu'évoquait dans la même salle la présence de ces femmes; profondément émouvante aussi par le germe fécond d'avenir qui était déposé là. Des pacifistes ont pu être déçus: elles demandaient l'impossible. Les âmes sont trop meurtries, les cœurs trop saignants, pour que l'on puisse prononcer des paroles d'oubli et de pardon. Mais du double effort généreux fait là, par les unes pour comprendre, par les autres pour regretter, peut sortir un jour une œuvre sereine d'humanité plus durable et plus haute que toute manifestation officielle actuelle, forcément théâtrale parce que prématurée.

* * *

... « Jamais, chez nous... nous n'aurions groupé tant de « bonnes volontés diverses, femmes du monde, étudiantes, « mères de famille, jeunes filles, maîtresses d'école; jamais « nous n'aurions réuni un public comme celui qui se pressait dans les grandes salles pour écouter nos oratrices, les « plus célèbres... Et cela m'amène à constater combien « retardé est encore notre mouvement, et combien nous « sommes à l'arrière-garde des pays qui demandent le droit « de vote. Non seulement nous ne sommes en mesure de « faire aucune démarche directe, mais notre œuvre de propagande est encore si lente et si difficile! Si l'honneur « nous échoit une fois ou l'autre (vers 1920!) de recevoir « chez nous le Congrès international, arriverions-nous à « rassembler autant de forces, autant d'argent, non seulement que les Viennoises, mais aussi que les Hongroises?... J'ai peur que non. Car il ne faut pas se dissimuler « que l'effort est énorme, et que si la réception du Congrès « constitue un merveilleux moyen de propagande, cette « propagande ne peut pas s'exercer dans un pays où l'idée « du suffrage ne groupe encore qu'un nombre restreint de « partisans... »

Ce paragraphe, détaché d'un article sur le Congrès de Budapest, peut se lire textuellement, sous notre signature, dans le n° 10 du *Mouvement Féministe* (10 août 1913). Il nous a paru d'un certain intérêt de le remettre, après le Congrès de Genève, sous les yeux de nos lecteurs. Car, à le méditer, on considère le chemin parcouru. Et c'est là aussi un résultat du Congrès que de nous en faire prendre conscience.

Certes, nous sommes encore à l'arrière-garde, non plus des pays qui demandent le vote, mais de ceux qui ont réalisé cette réforme. Mais notre propagande, si elle reste toujours difficile, est active et intense; mais des démarches directes ont été faites ou le sont à l'heure actuelle. Le Congrès que nous avons eu l'honneur de recevoir (précisément en cette année qui nous paraissait alors si lointaine!) a exercé son maximum d'effets justement parce qu'il arrivait au moment où le terrain était suffisamment préparé. Et nous avons réuni — nous aurions réuni, si nous avions eu deux ans pour nous y préparer, autant d'argent et de forces que les Hongroises ou les Autrichiennes en 1913. Un public aussi nombreux a envahi, non pas une fois, mais quatre fois, nos grandes salles, et femmes du monde, étu-

diantes, mères de famille, jeunes filles, maîtresses d'école, ont rivalisé de bonne volonté et de zèle pour collaborer, avec nous à cette réception des suffragistes internationales.

C'est sur cette note de gratitude envers toutes celles — et ne manquons pas de le dire: envers tous ceux! qui nous ont donné sans compter leur temps et leurs efforts, que nous tenons à terminer ces articles. Nous ne pouvons nommer personne: trop de noms viendraient s'aligner ici. Mais que de dévouements constants, que de patientes collaborations, que d'emplois ingrats joyeusement acceptés, que de sacrifices consentis « pour faire quelque chose pour le Congrès »! A-t-on su assez, pour le méditer, et en faire honte à sa propre paresse et à son propre égoïsme, l'exemple de cette jeune téléphoniste, qui a pris ses vacances annuelles précisément au moment du Congrès... pour les passer enfermée dans une petite chambre, où elle ne voyait rien, n'entendait rien, ne savait rien de ce qui se faisait au Congrès, à exécuter le service de la centrale de nos trois téléphones? Ce fut pour nous une joie très douce, le dédommagement de bien des soucis, que de découvrir toutes les forces nouvelles, qui ne s'étaient jamais encore révélées à nous, et sur lesquelles nous savons maintenant que l'on peut s'appuyer au moment du grand effort. Une joie aussi de penser que ceux qui sont ainsi venus à nous ont reçu du Congrès une impression ineffaçable, et que, ainsi que plusieurs nous l'ont déclaré, « il leur serait maintenant impossible de ne plus s'intéresser activement au mouvement ».

Propagande dans le public jusqu'alors indifférent ou sceptique et devenu maintenant plus sympathique à notre mouvement, plus curieux de ses manifestations, plus persuadé de son importance. Propagande auprès de nos adversaires, dont bon nombre ont été sinon convertis du coup, en tout cas ébranlés et intéressés. Propagande parmi les suffragistes eux-mêmes, dont l'ardeur a été réveillée et stimulée pour la Cause... quand tel serait uniquement le bilan du Congrès, ne vaudrait-il pas pour cela seulement dix fois la peine du travail accompli?

Mais il y a eu plus. Nous avons essayé de le dire nous-même, au cours de ces articles, fort incomplètement, et d'une manière générale. Des collaboratrices, qui ont pu suivre plus régulièrement que nous les séances, l'ont déjà dit et vont le dire encore de façon plus détaillée. Car un Congrès pareil ne se déroule pas dans un pays sans être pour celui-ci, et pendant longtemps, une mine inépuisable de documentation et de renseignements. Mais nous ne pensons pas que là non plus réside l'essentiel. L'essentiel pour nous a été de faire flotter toujours plus haut, s'il en était besoin, le drapeau de la Cause; de nous persuader encore plus intimement, plus profondément, si faire se pouvait, de la force irrésistible de sa marche en avant, et enfin de nous donner, à nous autres militantes, dont l'effort n'a pas le droit de se ralentir jamais, quels que puissent être parfois nos fatigues ou nos soucis, la conviction fervente que, dussions-nous ne pas la voir nous-même, l'heure de la Justice finira par sonner chez nous aussi.

E. Gd.

Quelques silhouettes de congressistes¹

(Suite)

Mrs. Carrie Chapman Catt.

La carrière suffragiste de Mrs. Chapman Catt est, sans conteste, une page d'histoire du mouvement féministe qui commande le respect et l'admiration.

Avant d'être militante — n'entendez point par là « suffragette » — car les Américaines n'ont jamais approuvé les méthodes violentes — Mrs. Catt avait déjà montré fort jeune un savoir-faire, une intelligence bien au-dessus de la moyenne.

Née à Charles City (Iowa), à quatorze ans elle était déjà dans l'enseignement, gagnant l'argent nécessaire pour son entrée à l'Université,

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 juillet.